

Plus vraies que nature

Valère Costes n'a pas résisté aux charmes de trou-madame, cette énigmatique grotte, résurgence d'où s'échappe le Girou, une petite rivière qui se jette dans le Lot juste en amont de Saint-Martin-Labouval.

C'est dans l'ancienne épicerie de ce village, où il a recréé de véritables stalagmites, qu'il semble avoir détourné le cours des eaux souterraines et reconstitué la mécanique géochimique du système karstique qui façonna le paysage de la vallée du Lot au cours de ces dix derniers million d'années.

Plongée dans la pénombre et dans la fraîcheur, l'épicerie prend des allures de caverne fantastique peuplée de concrétions qui défient le temps. Alors qu'il faut des milliers d'années aux stalagmites pour arriver à maturité, celles de Valère Costes peuvent prendre jusqu'à cinq centimètres par jour. Ce paradoxe temporel est introduit par une projection vidéo qui campe bien le paysage d'un monde hybride, entre naturel et artificiel, dans lequel nous plonge l'artiste. Ce film intitulé *la source* montre un relief rocheux planté arbres avec au centre une sorte de gouffre rempli d'eau. À certains moments, cette eau qui sourd des profondeurs est animée d'un étrange mouvement et semble pleuvoir vers le ciel, comme si le sol basculait dans le vide. Ces images étranges condensent en fait deux temporalités, celle d'une journée filmée en accélérée et concentrée sur quinze secondes alors que l'eau se comporte au présent. Comme pour les stalagmites, Valère Costes a inventé et utilisé des machineries, des maquettes ainsi que divers bricolages technologiques et visuels qui tentent de reproduire à l'identique des phénomènes naturels. Mais ces machines peuvent avoir quelque chose d'absurde puisqu'elles vont jusqu'à produire des phénomènes imprévus et inconnus. À ces moments, l'accidentel ou le hasard viennent aussi contredire le credo rationaliste que représente la dimension mécaniste.

Mais il ne s'agit pas simplement d'imiter la nature ni même de célébrer en lui dédiant une conscience autocritique à travers des œuvres d'art qui donnent au chaos la place qui lui revient. Une place que la pensée occidentale ne lui a concédée que très récemment sur un plan autant scientifique que philosophique.

Car, avec ces dispositifs où le naturel et l'artificiel sont entrecroisés et non plus opposés, Valère Costes nous engage à un renversement de perspective sur l'idée même de nature et d'activité humaine. Il incarne ici l'un des grands enjeux de la pensée contemporaine, qui consiste justement « dé-dualiser » l'opposition classique entre l'universalité de la nature et la contingence de l'action humaine.

Clément Rosset démonte ces rouages millénaires de notre construction physique et mentale du monde dans son ouvrage *l'anti-nature*. Il montre en quoi l'opposition entre les conceptions « naturalistes » et « artificialistes » aménage l'espace et le socle d'une vision anthropocentrique du monde à laquelle il devient plus qu'urgent de substituer une nouvelle cosmologie.

N'est-ce pas en effet ce système où l'humain est dans un rapport de maîtrise et de domination à son environnement qui est au centre des grands problèmes écologiques et politiques actuels ?

N'est-ce pas aussi le recours au divin sous ses formes monothéistes qui permet d'éluder la question comme l'angoisse du hasard, et, par là, de déresponsabiliser le genre humain ?

C'est pourtant bien ce que recouvre la critique d'une idée de nature qui est encore trop souvent à l'œuvre aujourd'hui. Jusque dans certaines conceptions de l'écologie qui oublient de repenser le rapport de l'homme à son milieu et à sa propre action d'anthropisation du monde. C'est-à-dire son rapport à l'artifice que représente aussi l'idée de nature.

C'est justement ce que dit Valère Costes dans son travail. En cela, il relaie le bouleversement que propose Clément Rosset : considérer que le monde n'est pas plus artificiel que naturel et

que les trois états que sont la nature, l'artifice et le hasard sont des formes de l'imaginaire, c'est à dire de la pensée.

En conséquence, il préconise de déculpabiliser et de revaloriser notre rapport à l'artifice, tout en dénaturant notre idée de nature. Pour, en échos à Nietzsche, effectuer nos propres retrouvailles avec une nature humaine affranchie de l'idée de nature.

L'entrée par le mythe qu'a empruntée Valère Costes pour ce projet, ainsi que le recours à l'imaginaire via le fantastique, participent de ce mouvement qui consiste à repenser notre rapport au naturel et à l'artificiel. Derrière la légende de Catus ou celle de la grotte du Capucin, qui tentent de donner une explication à certains phénomènes naturels appelés alors « merveille de la nature » (dont les stalagmites), se cache une intimité avec l'existant et une poésie de l'origine. Pour Mircea Eliade, « le mythe raconte comment, grâce aux exploits des Êtres Surnaturels, une réalité est venue à l'existence, que ce soit, la réalité totale, le cosmos, ou seulement un fragment : une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution. C'est donc toujours le récit d'une « création » : on rapporte comment quelque chose a été produit, a commencé à être. »

Le mythe peut autant être vu comme un artifice qu'une production « naturelle » de la pensée sous la forme d'un imaginaire qu'il conviendrait de réactiver.

N'est-ce pas ce que symbolisent les concrétions et les secrétions de Valère Costes ?

Elles distillent en effet une nouvelle jonction, un nouveau sens, du rapport entre l'ordre du naturel et ce qui ressort de la fabrication du réel qu'elles « ré-originent ». Elles représentent ainsi une invitation et un moyen de sortir de ce naturalisme pathétique qui réfute le présent car insaisissable et rebelle à toute tentative de maîtrise. C'est ce que réalise peut-être et enfin l'art au contemporain, dans l'invention ici de stalagmites artificielles plus vraies que nature.

Pascal Pique